# Théâtre Français. *Tartufe*, *La Gageure* [extraits].

L'orchestre, vide de musiciens et plein de spectateurs, annonçait une affluence extraordinaire : il n'y avait cependant rien que de fort ordinaire dans le spectacle. Assurément *Le Tartufe* est un de nos premiers chefs-d’œuvre comique ; *La Gageure* est une petite pièce assez jolie ; mais il n'y avait pas là de quoi faire courir tant de monde. Le désir de voir une excellente comédie, suppose quelque littérature, quelque goût, quelque sentiment du beau et du bon : les gens pourvus de ces qualités-là ne font foule nulle part ; il faut donc recourir aux acteurs, si l'on veut expliquer cet empressement pour deux pièces anciennes. Les acteurs et actrices sont du domaine de la mode, de la nouveauté, de la curiosité ; ce n'est pas même leur latent, c'est leur vogue qui attire la multitude. Comment la salle n'aurait-elle pas été replie du haut jusqu'en bas ? Mlle Devienne, qu'on n'avait pas vue depuis fort longtemps, reparaissait dans le rôle de Dorine ; Fleury jouait pour la première fois depuis sa rentrée, le rôle du Tartufe dans la comédie de Molière ; il devait jouer encore celui de Détieulette dans la pièce de Sedaine ; Mlle Mars jouait dans les deux pièces, et bien des amateurs ne l'avaient point encore vue dans la marquise de *La Gageure*; Mlle Leverd jouait le rôle d'Elmire dans *Le Tartufe*. Le moyen de tenir contre tant de séductions ! Je veux bien croire que dans le nombre des curieux il s'était glissé quelques gourmets, quelques connaisseurs friands de bon comique, et qui, comme J. J. Rousseau l'a dit de lui-même, *ne manquent jamais volontairement une représentation de Molière*.

Plusieurs gens de lettres préfèrent *Le Tartufe* à tout, et même au *Misanthrope*; ils prétendent qu'il y a plus d'intrigue et d'intérêt dans *Le Tartufe*, des situations plus vives, un comique plus fort ; plus que tout le reste. Le sujet leur plaît ; et ils pensent avec quelque raison, que des railleries contre les faux dévots tombent un peu sur les véritables, par la difficulté qu'il y a de les bien distinguer sous tant de formes qui leur sont communes. Je pense que *Le Misanthrope* et *Le Tartufe* sont deux chefs-d’œuvre remplis de toutes les beautés dont le sujet était susceptible : qu'il faut en jouir sans les comparer, et surtout sans préférer l'un à l'autre.

Mlle Devienne, en paraissant, a été longtemps et vivement applaudie. Toute la famille de M. Orgon, et particulièrement Mad. Pernelle sa mère, a été obligée de réprimer son babil jusqu'à ce que le parterre eût achevé sa politesse envers Mlle Devienne. L'actrice a joué son rôle de Dorine de manière à justifier un accueil si flatteur. Dans ce rôle qui demande beaucoup de nerf, de franchise et de naturel, on pourrait reprocher à Mlle Devienne de petites mignardises, de petites finesses, de petites manières, qui ne semblent pas s'accorder avec le caractère que Molière a donné à cette soubrette ; mais ces mignardises, ces finesses, ces manières ont des grâces ; quel est le censeur impitoyable qui aurait le courage de qui en faire un crime ? Qui voudrait se déclarer ennemi des grâces ? À moins cependant qu'il n'en soit des grâces comme de la sagesse, dont Quinault dit si galamment :

Et ce n'est pas être sage,

Qu'être plus sage qu'il ne le faut.

On pourrait dire de même :

Et ce n'est pas avoir des grâces,

Que d'en avoir plus qu'il ne faut ;

auquel cas Mlle Devienne serait atteinte et convaincue d'avoir eu trop de grâce dans le rôle de Dorine ; excès très aimable et rare ; joli péché, dont beaucoup d'actrices voudraient être capables, et qui porte avec lui son absolution.

Mlle Leverd a mis dans le rôle d'Elmire tout juste ce qu'il faut de grâce, ni plus, ni moins ; et cette grâce était accompagnée d'une décence, d'une tenue et d'une noblesse, capables d'excuser la passion de Tartuffe aux yeux des critiques qui condamnent sa témérité et son intempérance. Comment, disent-ils, vouloir épouser la fille et en conter à la femme ! Peut-on être insatiable et imprudent à ce point ? N'est-ce pas là démentir le caractère rusé et artificieux d'un si habile fourbe ? Les critiques ont l'air d'avoir raison, et ils ont tort : les hypocrites ne sont pas exempts de passions, et toute passion est aveugle de sa nature. Sûr de la fille d'Orgon, Tartufe ne voit de ce côté-là qu'un établissement avantageux ; mais il est amoureux d'Elmire ; ses désirs sont aiguisés par l'attrait du fruit défendu, qui rend plus piquantes les jouissances des méchants : d'ailleurs, muni de la donation et de la cassette, il ne risque rien que de perdre la fille de M. Orgon, dont il se soucie peu.

La scène de la brouillerie et du raccommodement fait toujours le plus grand plaisir ; elle est parfaitement exécutée par Armand et Mlle Mars. En combien de façons n'a-t-on pas retourné cette scène depuis Molière qui l'avait déjà employé dans *Le Dépit amoureux*. De combien de petits vaudevilles, de petits opéras comiques cette scène n'a-t-elle pas été la source. Les comédies de Molière sont un trésor de caractères, de situations, de jeux de théâtre, de traits comiques, où ses successeurs n'ont cessé de puiser. Depuis Molière, on n'a presque rien inventé rien surtout qu'un puisse regarder comme utile au progrès de l'art : la plupart des inventions des modernes ne sont bonnes qu'à le gâter et à le corrompre. Désespérant de s'emparer de l'esprit, ils ont visé au cœur ; ils ont mis en œuvre l'intérêt, l'intérêt si essentiel à la poésie dramatique, mais qui lui est en même temps si funeste quand on ne l'emploie que pour s'affranchir du bon sens, et faire applaudir des absurdités.

Fleury saisit fort bien l'esprit et le caractère du Tartufe ; Devigny a de la rondeur et de l'énergie dans Orgon ; Desprez s'est fait applaudir dans ses belles tirades sur la différence du vrai et du faux dévot. Nulle part Mad. Thénard n'est plus comique que dans le rôle de Mad. Pernelle.

On a blâmé le dénouement comme forcé et tout à fait imprévu : si c'est un défaut de laisser trop prévoir le dénouement, c'en est un autre de ne le pas assez bien préparer pour qu'on puisse au moins le soupçonner. Molière a soin de nous prévenir que le Tartufe est allé lui-même dénoncer au roi son bienfaiteur. Elmire dit adroitement qu'il faut espérer qu'une si odieuse scélératesse, une si horrible ingratitude excitera l'indignation du roi contre ce monstre. En voilà assez pour que le dénouement ne paraisse pas tomber des nues. Du reste ; l'intrigue est si serrée, le nœud su fort, le malheur d'Orgon si bien établi, le triomphe de Tartufe si bien cimenté par l'art du poète, qu'on juge qu'il n'y qu'une espèce de miracle qui puisse changer la face des choses. Molière alors a droit de profiter de la permission accordée par Horace aux poètes dramatiques de faire intervenir le pouvoir divin quand aucune force humaine ne put dénouer leur intrigue.

*Nec Deus intersit nisi dignus vindice nodus*

*Inciderit.*

« Ne faites point descendre un Dieu sur la scène, à moins que le nœud de votre pièce ne soit digne d'être tranché par une main divine. » Molière ne fait point descendre du ciel, ,comme faisaient les anciens, et comme on fait à l'Opéra, un dieu dans une machine ; mais il emploie le roi image de Dieu sur la terre, pour couper l'horrible trame tissée par le plus grand des scélérats, pour venger l'innocence et la vertu indignement opprimées par le plus noir des hypocrites : c'est là un beau dénouement, le seul qui pouvait débrouiller noblement une intrigue aussi fortement conçue, et digne d'être dénouée par un roi.

Molière a pris dans une nouvelle de Scarron, intitulée *Les Hypocrites*, la scène où Tartufe, accusé par Damis, s'accuse lui-même avec encore plus de chaleur, et séduit Orgon par cette fausse humilité. Molière n'en a pas moins de mérite pour avoir mis en dialogue et en vers un récit en prose : il n'a emprunté à Scarron que l'idée ; mais i se l'est rendue propre en l'embellissant. Si Molière a fait l'honneur à Scarron de lui prendre une idée, Sedaine ne s'est pas fait un scrupule de prendre au même Scarron une pièce presque toute entière, *La Gageure imprévue*: tout le sujet toutes les situations se trouvent dans une autre nouvelle de Scarron, intitulée *La Précaution inutile*, la plus agréable et la plus ingénieuse qu'il ait composée, et où Molière semble avoir puisé le fond de *L’École des femmes*. (…)

Geoffroy.